



**AgEcon** SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

*No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.*

## L'existence d'économistes et de sociologues ruraux se justifie-t-elle encore aujourd'hui ?

Corrado Barberis

---

### Citer ce document / Cite this document :

Barberis Corrado. L'existence d'économistes et de sociologues ruraux se justifie-t-elle encore aujourd'hui ?. In: Économie rurale. N°96, 1973. Le rôle des économistes ruraux. pp. 29-33;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1973.2210>

[https://www.persee.fr/doc/ecoru\\_0013-0559\\_1973\\_num\\_96\\_1\\_2210](https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1973_num_96_1_2210)

---

Fichier pdf généré le 08/05/2018

# L'EXISTENCE D'ECONOMISTES ET DE SOCIOLOGUES RURAUX SE JUSTIFIE-T-ELLE ENCORE AUJOURD'HUI ?

par C. BARBERIS

Président de l'Istituto Nazionale di sociologia rurale (Roma)

A la question : « L'existence d'économistes et de sociologues ruraux se justifie-t-elle encore aujourd'hui ? », l'homme de science serait, dans sa réponse, plus décontenancé que sa femme. Sens de la famille, elle est douée d'un instinct infaillible de ce qui est utile à la société et de ce qui ne l'est pas. Aux Etats-Unis, sa certitude s'appuie sur les statistiques. En 1966, le revenu moyen des chercheurs était de 12.100 dollars, celui des économistes ruraux, de 13.000. Battus par les économistes en général (13.600), et notamment par les mathématiciens, les économistes ruraux pouvaient d'autant plus se féliciter de leur sort que, dans la masse des autres chercheurs, les spécialistes de l'agriculture se plaçaient quelque 17 % au-dessous de la moyenne (1). En d'autres mots, les bas revenus de l'agriculture sont le lot de tous ceux qui s'adonnent au secteur ; on n'échappe à cette loi de gravité que par l'attraction d'un autre système : le soleil mathématique.

D.H. Hathaway, en sa qualité de président de l'Association Américaine, nous a fourni la clef de ce paradoxe : autrefois, une spécialisation dans l'économie agricole était un mince glaçage de sciences sociales sur un lourd gâteau d'agriculture pratique ; aujourd'hui, il s'agit plutôt d'épaisses tranches de mathématiques et de sciences sociales amalgamées de quelques notions de technique agricole (2).

De même au Canada, en 1967, les économistes ruraux s'octroyent 9,5 % de la dépense affectée à la recherche agricole, tout en ne représentant que 6,5 % des années-hommes employées. Ils empiètent sur leurs collègues des sciences naturelles (82,5 % de la dépense, mais 89,2 % des années-hommes). Tout en relatant ces chiffres, la **Commission de Planifica-**

**tion de l'Agriculture Canadienne** souligne cependant leur insuffisance et, partant, la nécessité de développer ce dernier secteur (3).

Si les sociologues ruraux ne font pas meilleure figure dans l'échelle des revenus, c'est aussi à cause de leur opiniâtreté et de leur manque de souplesse.

Au fond, depuis que Paul Mus avait donné à son livre sur le Viêt-nam un sous-titre qui était aussi sa raison d'être : **sociologie d'une guerre**, les professionnels pouvaient bien en être alertés (4).

En 1965, au lendemain de l'engagement de l'administration américaine dans la jungle indochinoise, une note très curieuse parut dans la revue **Rural Sociology** (5). L'auteur, R.P. Lowry, reprochait justement à ses collègues d'avoir oublié le défi représenté par la guérilla et, bien sûr, les activités contre-révolutionnaires : de 1950 à 1959, pas un membre de l'**American Sociological Association** n'était indiqué comme spécialiste en sociologie de l'armée, ou de la guerre, ce qui n'était pas pour encourager le Congrès à augmenter les crédits d'une science pourtant capable de se substituer au napalm.

Ensuite, l'évolution politique de continents entiers n'a que trop souligné cette possibilité d'emploi du sociologue rural. Les événements d'Amérique latine, ceux des Philippines et de la frontière thaïlandaise semblent confirmer l'équation établie par Che Guevara entre guérilla et révolution rurale. Autour de son axiome fondamental : « une guérilla en zone urbaine ne peut jamais surgir d'elle-même » (6), on a beaucoup brodé, mais sans rien y ajouter. R. Debray s'étend bien sur l'expérience de Cara-

(3) Commission de planification de l'agriculture canadienne : *L'agriculture canadienne des années 70*, décembre 1969, pp. 450-452.

(4) MUS (P.) : *Viet-nam, sociologie d'une guerre*, Paris 1952.

(5) LOWRY (R.P.) : *Changing military roles : neglected challenge to rural sociologists*, dans *Rural Sociology*, June 1965.

(6) CHE GUEVARA : *Œuvres : textes militaires*, Alençon 1968, p. 50.

(1) MELICHAR (E.) : *Characteristics and Salaries of agricultural economists*, dans *American Journal of Agricultural Economics*, novembre 1969.

(2) HATHAWAY (D.H.) : *The economics of agricultural Economics*, dans *American Journal of Agricultural Economics*, décembre 1969.

cas, mais pour conclure que « le combattant de la guérilla urbaine tend à vivre dans un milieu abstrait parce qu'il doit s'abstraire de son milieu naturel (la ville, le travail régulier, les amis, les femmes, etc.) pour sa sécurité et celle de l'organisation », de sorte que « le pouvoir se prend et se garde dans la capitale, mais le chemin qui y mène les exploités passe par la campagne, inéluctablement » (7). Si bien que Marighela, tout imbu de la nécessité d'amorcer la lutte dans les villes, reconnaît le rôle éminemment tactique de la guérilla urbaine par rapport à la rurale. L'indispensable liaison entre les deux milieux se fera grâce aux « gars nés dans le campo et venus en ville pour travailler. Ils s'y sont politisés et ont reçu un entraînement ; maintenant, ils retournent chez eux. L'exode rural, important en Amérique latine, est, de ce point de vue, un facteur positif » (8).

Le bandit est à la fois préface et contrefaçon du guérillero. Dans un milieu bien moins dramatique que ceux évoqués ci-dessus, le Parlement italien a confié à l'Istituto Nazionale di Sociologia Rurale (I.N.S.O.R.) (9) la tâche de rédiger un rapport sur le banditisme en Sardaigne ou, pour mieux dire, sur les pâtres qui en sont le support traditionnel. Ceci nous amène à conclure qu'il existe indéniablement un marché spécifique, dans le monde contemporain, soit pour l'économiste, soit pour le sociologue rural. L'exemple des Etats-Unis indique que pour les économistes, ce marché est en surchauffe. Dans les autres pays et pour les sociologues, ce marché, parfois potentiel, est, à cause de ses thèmes, objectivement chaud.

\*  
\*\*

Un premier palier d'affrontement est représenté par la ferme. A l'heure de l'exode agricole, des surplus et des économies d'échelle, à l'heure de la fixation des prix d'intervention dans les marchés communautaires, la nécessité s'impose de prendre comme point de référence de toute politique agricole une unité ayant une certaine surface, une certaine culture, un certain rendement. Seule peut être insérée dans le système l'exploitation dont les revenus ne s'écartent pas trop de la moyenne, ou plutôt du barème reconnu. Il en découle l'utilité de modèles soit repérés sur le terrain et proposés aux voisins, soit inventés au computer et diffusés par des agences de planification.

Quelle stupeur, lorsque dans « **Les paysans soviétiques** » de Jean Chombart de Lauwe, on lit le reproche adressé aux dirigeants de l'U.R.S.S. de ne pas avoir appliqué systématiquement un type unique d'exploitation, mais bien d'avoir négligé cette réduction du terroir à deux ou trois schémas d'organisation fondamentaux (10)...

Moins pittoresque, moins haute en couleurs, l'agriculture de demain ne sera plus alliance du lopin et du domaine qui en fait aujourd'hui le charme esthétique et le cauchemar économique. Les six directives du 28 avril 1970, proposées aux gouvernements par la Communauté Economique Européenne, n'incarnent pas seulement une volonté de puissance, mais, quoique dans leur asepsie technocratique, le vieux rêve égalitaire d'une société où le nivellement de fortune serait préalable à une coopération toujours plus poussée.

En repérant sur le terrain les modèles spontanés (11), en les adaptant après vérification de la théorie, les économistes ruraux accomplissent une tâche d'une importance extraordinaire, mais qui n'est donc pas libre d'une implication philosophique : ils sont les instruments d'une société qui identifie l'exception à la marginalité. Fêrue de règles, cette société est prête à voir dans l'économiste son Boileau et à lui donner un digne traitement.

L'insertion du sociologue est bien plus difficile au niveau de la ferme. Il ne s'agit pas ici de rallumer la querelle qui a autrefois divisé les spécialistes de la discipline : jusqu'à quel point peut-on faire de la sociologie rurale à l'intérieur d'une seule exploitation puisque, du moins en Occident, l'exploitation est familiale et les rapports à l'intérieur d'une ou deux familles sont mieux étudiés par le psychologue ?

Tout en laissant de côté le problème théorique — qui aboutirait peut-être à l'établissement d'une sociologie industrielle de l'exploitation agricole, si industrielle est la discipline qui s'occupe du rôle du travailleur à l'intérieur de l'entreprise — n'y aurait-il pas encore des modèles sociologiques particulièrement souhaitables en eux-mêmes ou dans leurs conséquences économiques ? L'exemple des G.A.E.C. est peut-être le plus saisissant. L'intérêt de connaître la formule la plus heureuse de collaboration est de toute évidence. Quels sont les partenaires les plus faciles à associer, les plus acharnés à continuer, les plus fiers à dissou-

(7) DEBRAY (R.) : *Révolution dans la révolution et autres essais*, Alençon 1969, pp. 53 et 199.

(8) MARIHELIA (C.) : *Pour la libération du Brésil*, Paris 1970, p. 66.

(9) INSOR : *Profilo sociologico del pastore sardo*, Roma 1972.

(10) CHOMBART de LAUWE (J.) : *Les paysans soviétiques*, Paris 1961.

(11) MEDICI (G.) : *Modelli di azienda per il 1972-75, nota preliminare* lue à l'Academia Nazionale d'Agricoltura, dans la séance publique du 29/1/1972.

dre ? Des frères, des cousins, ou simplement des camarades ? Et quel est le rôle des femmes à l'intérieur de ce nouveau complexe multifamilial ? A l'avant-garde de la pratique, la société française n'en a pas tiré toute la théorie possible. Et, d'ailleurs, même en dehors des G.A.E.C., il faut bien reconnaître que les modèles de comportement familial relèvent de la compétence du sociologue, mais échappent le plus souvent à sa connaissance. Certes, à la question : « qui mène les affaires dans les familles ? », tout bel esprit, tout causeur de salon aura vite répondu : « c'est la femme ». Toutefois, après un siècle de recherches, nous ne savons pas encore dans quel milieu ni dans quelles conditions l'empire de la femme atteint son maximum.

Dans un rapport discuté à la F.A.O., il est souligné qu'en Pologne, dans les maisons des ouvriers-paysans, l'épouse — chargée du poids de l'exploitation — obtient une pleine reconnaissance de son statut. Son prestige croît en fonction de son travail : « Elle signe des contrats commerciaux, emprunte des machines au centre agricole, sollicite des crédits pour les investissements, le développement de l'élevage ou la modernisation du matériel domestique, etc. La femme sort du groupe familial. Subordonnée autrefois à l'autorité du père et de son mari, privée du droit de la libre disposition d'elle-même, la femme commence à décider à l'égal du chef de famille des affaires intérieures du ménage, prend part aux entretiens officiels et intervient à l'extérieur au nom de tout le groupe familial ».

Rêve d'optimistes, le travail n'est pas toujours si bienfaisant. Une enquête menée en 1966 en République fédérale d'Allemagne et citée dans le même rapport conclut que l'homme est seul à décider des affaires de l'exploitation dans 51 % des cas sur les petites fermes, dans 49 % sur les grandes. A la maison, les choses ne se passent pas différemment. La femme décide seule des dépenses ménagères dans 65 % des cas sur les petites fermes, dans 74 % sur les grandes. Si l'on se rappelle que l'activité féminine se concentre principalement dans les petites exploitations, on voit combien son travail ne lui vaut guère davantage de respect de la part du conjoint. « Probablement parce que sur les petites exploitations, l'homme, plus pauvre, a — comme à l'extérieur de l'agriculture — moins de satisfactions professionnelles. Et il tend en conséquence à assumer en famille une attitude plus autoritaire. Economiquement frustré, il veut se sentir, au moins en famille, commandant de l'armée. Et même si l'armée ne se compose que de sa femme ».

Une déduction trop hâtive propose les différents esprits des deux civilisations, la polonaise et la germanique. Avant de conclure que l'Allemand de l'enquête est bien le même que l'Allemand de la légende sociologique, il faudrait s'assurer que la méthode choisie pour assembler les faits est tout à fait la même dans les deux pays ; on s'aperçoit alors du chemin que les sociologues (les sociologues tout court, c'est vrai, et non pas des ruraux) doivent encore franchir, puisque dans la plupart des cas, les interviews se bornent à demander qui a pris telle ou telle décision.

\*\*

De la ferme au village, du village à la région, c'est plutôt le sociologue qui renforce ses positions : mais encore à un certain prix de cohérence avec les traditions de sa discipline. Depuis toujours, en effet, la ruralité n'a été pour les chercheurs qu'un avatar de l'agriculture. L'usage bafouait le scrupule de l'étymologie : pour tout le monde, l'exode était rural, même s'il n'était qu'agricole.

L'idée d'une ruralité à part entière, dégagée ou presque du secteur primaire, aurait choqué les fondateurs de la sociologie.

En 1925, Francesco Coletti (12) proposait pour l'Italie quatre interprétations différentes de « population rurale » : pas une toutefois ne se référait aux ruraux n'ayant pas l'agriculture pour activité principale. Simples à côté, ils étaient de toute manière rattachés aux populations pivotant sur l'agriculture. En Amérique, les choses ne se passaient pas de façon différente. Sorokin, Zimmerman et Galpin tranchaient la question : « Dans la communauté, il y a, bien sûr, des représentants de plusieurs autres activités, mais ils ne constituent pas le véritable objet de la sociologie rurale » (13).

Quel désarroi, alors, pour des disciples trop fidèles, lorsqu'un président de la **Rural Sociological Society**, face à la disparition des cultivateurs, rassure une assemblée de chômeurs potentiels en affirmant qu'un travail leur serait quand même garanti grâce à la présence massive des ruraux non agricoles ! (14).

Des deux éléments qui cohabitent dans la ruralité, la profession agricole et l'espace, c'est l'espace qui va primer.

(12) COLETTI (F.) : *La popolazione rurale italiana*, Piacenza 1925.

(13) SOROKIN (P.A.), ZIMMERMAN C.C., GALPIN C.J. : *A systematic source book*, dans *Rural Sociology*, Minneapolis 1930, Vol. 1.

(14) HOFFER (Ch. R.) : *The development of Rural Sociology*, dans *Rural Sociology*, 1961, no 1.

A côté de l'étude de l'agriculture, il se développe alors une « sociologie du vert » : analyse des terroirs pas encore absorbés par la métropole.

A l'époque actuelle, dans des nations telles que la France ou l'Italie, où 30 % des ruraux sont aussi des agriculteurs, une sociologie du vert sera nécessairement imbriquée dans la connaissance du secteur primaire. Le tourisme sera avant tout l'étude des possibilités saisies (ou ratées) par les agriculteurs ; l'industrie sera avant tout l'étude du foncier restructuré (ou cristallisé) par l'embauche à l'usine.

Au-delà de cette phase que l'on peut bien qualifier de transitoire, on s'aperçoit pourtant que le tourisme, avec son emploi de fin de semaine, pose des problèmes même aux sociétés villageoises sans agriculteurs (il y en a déjà en Italie), et que le style de vie des ouvriers pourrait en tout cas différer selon qu'ils habitent dans des communautés ayant 25 ou 25.000 personnes au km<sup>2</sup>.

Dans cette perspective, celui qui voudrait continuer à identifier la ruralité à l'agriculture serait obligé de mesurer jusqu'à quel degré chaque homme, chaque structure sociale, chaque société garde — alcool dans son sang — le parfum des champs, des carillons qui se souviennent.

A ce moment, si c'est le paysan à l'affût dans tout citadin qui commande son comportement, la sociologie rurale ne risquerait-elle pas de se transformer (et la psychologie sociale avec elle) en une archéologie de l'esprit ?

Pour les économistes, le problème n'est pas tellement différent. La Providence a ses ruses, l'Histoire a ses astuces, et ce n'est pas par hasard que Henry de Farcy (15) vient de dédier son traité à l'économiste agricole — en le délivrant heureusement de toute équivoque rurale — juste au moment où certains américains s'interrogent sur l'opportunité de substituer à l'**agricultural economics** une **rural economics**, dans le cadre de laquelle l'économie de l'agriculture n'occupera que l'espace d'un chapitre, et pas le principal (16). Personne ne sera dupe des mots, et il est bien évident qu'il faut faire de l'économie agricole, et seulement agricole, puisqu'un problème différent vient de se poser : celui d'une économie rurale qui ferait de l'espace son objet de recherche et qui nous permettrait de connaître coûts et

bénéfices de toute implantation d'activités nouvelles dans un certain milieu et non pas dans un autre.

A cette nouvelle économie rurale, B. de Jouvenel et Ph. St-Marc (17), entre autres, viennent d'apporter des contributions fondamentales. Les comptes de la nation sont faussés si l'on n'impute pas à la croissance le coût de ses déchets : un bois peut présenter pour ses promeneurs un intérêt économique qu'il faut calculer soigneusement. Monétiser l'air impur et la souillure des eaux, inventer des paramètres pour le bruit et pour l'ennui : c'est du Saint-Just retrouvé, et du meilleur. Ce bonheur, qui est encore une idée si nouvelle pour l'humanité, il faut bien le mesurer en argent pour que tout tyran sache ce qu'il va coûter matériellement à son pays et au monde lorsqu'il écrase le sourire sur les lèvres des travailleurs.

\*\*

Assurés de leur salaire, des économistes et des sociologues, éventuellement appelés ruraux, continueront donc leur travail jusqu'à ce que la chimie ait fourni une ration complète de protéines et de vitamines et jusqu'à ce que tout champ, tout jardin, tout buisson, ait été absorbé par la noire immensité des usines rectangulaires. Si l'évolution est nuancée d'inquiétude, cette inquiétude ne concerne donc pas les professionnels de la recherche, mais leur destinataire. Que les américains lui apprennent la bonne chance de leurs économistes agraires, leur capacité d'émerger au-dessus de la cohue agricole où se tassent les autres hommes de science, voilà quelque chose dont le citoyen félicite les protagonistes, mais dont il appréhende certaines conséquences. Puisque la mathématique est le tracteur qui dépanne les revenus, leur hausse ne serait-elle pas, du moins en partie, le résultat d'un manque de contrôle social, du fait que les chiffres et les formules constituent le plus impénétrable des grimoires ? A ce point, on n'aurait pas tort d'envisager l'essor d'une nouvelle profession : un journalisme **sui generis**, capable de pénétrer les secrets des chercheurs et de les expliquer au peuple, ou de les démasquer. Cette tâche relance la fonction des belles-lettres au cœur de la technique la plus aride et sévère.

Même discours pour les sociologues. Qu'ils se définissent ruraux, ou de n'importe quelle autre façon, ce qui caractérise aujourd'hui

(15) FARCY (H. de) : *L'économie agricole*, Paris 1970.

(16) BUCHANAN (J.M.) : *A future for agricultural economics ?* dans *American Journal of agricultural economics*, december 1969.

(17) St-MARC (Ph.) : *La sociologie de la nature*, Paris 1971.  
JOUVENEL (B. de) : *Arcadie, essais sur le mieux-vivre*, Paris 1968. Voir aussi sa proposition à la Commission des Comptes de la Nation, du 6 mai 1966.

les gens qui s'occupent de la campagne, c'est leur facilité de se faire comprendre, la clarté de leurs exposés, qui contraste de façon remarquable avec l'obscurité des écrits ayant pour thèmes d'autres sujets. On ne fréquente pas impunément les paysans, et il n'y aurait pas un sociologue rural à même d'inventer cette définition de la sociologie qui nous a été pourtant proposée par un de ses grands maîtres : « La sociologie est la typologie qualitative et discontinuiste, fondée sur la dialectique, des phénomènes totaux astructurels, structurables et structurés, qu'elle étudie d'emblée à tous les paliers en profondeur, à toutes les échelles et dans tous les secteurs, afin de suivre leurs mouvements de structuration, de destructuration, de restructuration et d'éclatement, en collaboration avec l'histoire (18).

Chaque pays a son jargon. Et Talcott demeure aux Etats-Unis le symbole du fall-out scientifique qui déferlera sur l'Europe après la victoire atomique.

Confronté à l'inconsistance fréquente des prétendus sociologues généraux, le sociologue rural, avec ses statistiques et son expérience, est bien le petit caporal de la situation. Il n'a pas seulement la conscience de l'écart entre la théorie et la chose, mais aussi la conscience

du droit que la chose a de se faire projet et théorie générale. Certes, cette leçon du concret, ce n'est pas seulement l'agriculture qui pourrait la donner. L'industrie encore se présente comme une source de sensations transférables dans un système de sociologie générale. Malheureusement, la recherche dans ce secteur est mieux payée, mais moins libre que dans le domaine rural. Qu'une firme mécanique ou chimique ait ses sociologues à elle, chose qui dépasse les possibilités d'une exploitation agricole, entre pour quelque chose dans ce discours : soit directement, soit à cause des réactions que cela provoque.

Paysan de la science, le sociologue rural serait-il donc destiné à disparaître avec la fin des paysans ? Ou bien y aura-t-il encore, au fond des campagnes, d'autres simples d'où puiser son goût de vérité ?

Ne nous inquiétons pas trop de son avenir.

Dans son « Otage », Claudel fait dire à Pie VII que la lumière de l'Eternel « ne nous montre point le convenable mais le nécessaire, et non point le futur mais l'immédiat ».

Que notre église d'économistes et de sociologues atteigne, elle aussi, ce point de rencontre entre espérance et jouissance.

---

(18) GURVITCH (G.) : *Traité de sociologie*, Paris 1958, p. 27.